

Denis Seron, recensions 2000-2003

Seron D., compte rendu de S. Gallagher, *The Inordinance of Time* (Evanston Ill., 1998), *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2000 (4), p. 524-525.

Cet ouvrage de Shaun Gallagher a le mérite de rétablir le dialogue, sur la question du temps, entre plusieurs courants en apparence irréconciliables : la phénoménologie et ses réinterprétations «post-structuralistes», la *philosophy of mind*, la psychologie cognitive. Il s'agit de réévaluer quelques tentatives divergentes visant à débrouiller la question de la temporalité, en vue de proposer, au terme, un nouveau modèle explicatif. Cette question de la temporalité, Gallagher la résume sous le titre de «paradoxe cognitif». Le «paradoxe cognitif» comporte deux moments distincts : «1) La perception de la succession requiert un acte de conscience momentané et indivisible, et donc dépourvu de durée ; 2) la perception de la succession dépend de la persistance de sensations ou d'images-souvenirs» (p. 4 et 22).

L'ouvrage commence par un exposé des conceptions de la conscience du temps défendues par James, par Broad et par Husserl, ainsi que des difficultés qu'elles suscitent inmanquablement. L'héritage jamesien, rappelle l'auteur, a été (directement ou indirectement) décisif pour Husserl, dont l'enseignement sur le temps serait d'abord une tentative de réponse aux apories liées à la notion de *specious present*. C'est en ce sens que Husserl — à la différence de James lui-même — aurait proposé une solution d'ensemble au «paradoxe cognitif». Celle-ci tient en un mot : c'est le concept d'intentionnalité qui a ouvert la voie à Husserl. Sur cette base, l'auteur propose une relecture des leçons sur le temps de 1905 et des textes postérieurs réunis dans le volume X des *Husserliana*. A juste titre, il relève chez Husserl une certaine minimisation de la protention en faveur de la rétention. S'efforçant d'en indiquer les difficultés intrinsèques, en particulier sur la question — négligée, selon lui, par Husserl — de l'«intégration» de l'impression originaire dans le flux temporel, il défend pour sa part l'idée d'une asymétrie de la protention et de la rétention, jusqu'à opposer un refus de principe à la notion de continuum protentionnel du § 81 des *Ideen I* (p. 67-68).

Prolongeant ses investigations, l'auteur tente une réappropriation des critiques émises à l'encontre de la conception husserlienne du temps par Heidegger, Merleau-Ponty, Levinas, Derrida et Lyotard. Il est question de la réification de la conscience (on rappellera d'ailleurs, au passage, que cette objection remonte en réalité à Sartre (*L'Être et le néant*, 1943, p. 26) et, comme l'a montré récemment Pavlos Kontos, à Heidegger), de l'impuissance du modèle phénoménologique à rendre compte des expériences «pré-noétiques», ainsi que de la mise en avant par Husserl d'«un concept de présence supposé être fondateur», mais dont le caractère originaire serait en réalité contredit par la structure protentionnelle et rétentionnelle de la conscience du temps.

Un enjeu majeur de ces investigations est l'intentionnalité. Ce sont les insuffisances du concept d'intentionnalité qui font dire à Gallagher que «pour développer un modèle plus adéquat pour l'explication de l'expérience temporelle, il faut aller au-delà de Husserl et de la phénoménologie» (p. 5). La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'élaboration de ce nouveau modèle explicatif. Au terme de son exposé, l'auteur propose deux stratégies distinctes. La première est d'élargir le concept d'intentionnalité de manière à l'ouvrir aux éléments pré-noétiques et herméneutiques directement impliqués dans l'expérience du corps, de la tradition, de l'altérité, du langage. La seconde est d'édifier un modèle nouveau par-delà James et la phénoménologie. L'auteur opte finalement pour un dépassement herméneutique de l'intentionnalité. Il entend substituer la compréhension — la conscience de quelque chose *en tant que* quelque chose — à la visée intentionnelle. Mais du même coup, proclamant l'impossibilité qu'une unique théorie rende compte pleinement de l'expérience temporelle, il appelle de ses vœux une «pluralité de théories».

Indépendamment des thèses qu'il défend, l'ouvrage fournit, sur le problème du temps, une vue d'ensemble et un *status quaestionis* remarquables par leur rigueur et (malgré l'absence surprenante de Bergson et de Ricœur, qui n'apparaissent que fugitivement, ou encore de Michel Henry, auquel l'auteur ne réfère pas une seule fois dans ses développements sur l'intentionnalité) par leur étendue. Il pourra en outre ouvrir le lecteur francophone à certains auteurs qui lui sont encore méconnus, par exemple George Herbert Mead. On y trouvera des pages admirables sur la lecture husserlienne de Hume et de James, sur la lecture levinassienne de Husserl, etc.

Seron D., compte rendu de E. Levinas, *Discovering Existence with Husserl* (Evanston Ill., 1998), *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2000 (4), p. 532-533.

Les traductions anglaises de l'œuvre de Levinas se sont succédé sans discontinuer depuis celle de *Totalité et infini* par Alphonso Lingis, en 1969. Pourtant, parmi les ouvrages philosophiques majeurs, il y manquait encore le recueil *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*. Cette nouvelle traduction de Richard Cohen et Michael Smith vise à combler — partiellement — cette lacune. On y trouvera cinq articles sur Husserl repris de la deuxième édition du même recueil (Paris, Vrin, 1967), dans l'ordre chronologique : «L'œuvre d'Edmond Husserl»; «Réflexions sur la «technique» phénoménologique»; «La ruine de la représentation»; «Intentionnalité et métaphysique»; «Intentionnalité et sensation». A ces articles, les traducteurs ont eu l'excellente idée d'en joindre six autres devenus difficilement accessibles, même au public de langue française : «Sur les *Ideen* de M. E. Husserl» paru initialement dans la *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 107/3-4 (1929), pp. 230-265 ; «Fribourg, Husserl et la phénoménologie» dans *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 5/43 (1931), pp. 402-414 ; «Phénoménologie» dans *Revue*

philosophique de la France et de l'étranger, 117/11-12 (1934), pp. 414-420; «Le permanent et l'humain chez Husserl» dans *L'Age nouveau*, 110 (1960), pp. 51-56 ; «De la conscience à la veille, à partir de Husserl» dans *Bijdragen*, 35/3-4 (1974), pp. 235-249 ; «La philosophie et l'éveil» dans *Etudes philosophiques*, 3 (1977), pp. 307-317. La traduction des termes philosophiques ou plus spécifiquement phénoménologiques, qui s'appuie sur le Lalande et sur le *Guide for translating Husserl* de Dorion Cairns, nous paraît, dans l'ensemble, irréprochable. Les notes des traducteurs sont également fiables et bien informées. On regrettera cependant que les notes de Levinas n'aient été conservées que pour partie par les traducteurs, et qu'elles soient parfois complétées sans autre indication.

Le lecteur francophone connaît déjà Richard Cohen, notamment pour sa belle étude sur Levinas et Rosenzweig parue dans le *Cahier de l'Herne Lévinas*. Professeur d'études judaïques à l'Université de Caroline du Nord, il a déjà publié, voici une quinzaine d'années, une traduction remarquable du *Temps et l'Autre*. Michael Smith est traducteur et commentateur de Merleau-Ponty.

Seron D., compte rendu de Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres* (Paris, 1999), *Dialogue*, hiver 2002, p. 172-173.

Cette traduction complète des *Vies et doctrines des philosophes illustres* de Diogène Laërce, sous la direction de M.-O. Goulet-Cazé, représente ce qu'il convient d'appeler un événement éditorial. Faut-il le rappeler, Diogène Laërce, en dépit de sa notoriété et de son utilité pour l'étude de la philosophie ancienne, reste un auteur peu traduit et peu édité. Pour s'en tenir à l'époque moderne et aux traductions complètes, le lecteur francophone n'avait guère à sa disposition, jusqu'ici, que les traductions de Zévort et de Genaille. La première remonte au milieu du dix-neuvième siècle. La seconde, de 1933, suit l'édition de Cobet (1850), et se révèle très insatisfaisante. Bref, deux traductions inutilisables, en regard des critères de scientificité actuellement en vigueur. C'est donc avec le plus vif intérêt qu'il convient d'accueillir cette nouvelle traduction. Parmi ses nombreuses et incontestables qualités, on remarquera, au premier chef, que l'éditrice a su s'entourer de spécialistes de tout premier ordre. Citons les noms de Luc Brisson (pour Platon), de Michel Narcy (pour les Présocratiques, Socrate et Aristote), de Jacques Brunschwig (pour Héraclite et les Sceptiques), et de Jean-François Balaudé (Epicure), auteur d'une traduction remarquable des trois lettres et des Maximes capitales d'Epicure (Le Livre de Poche, 1994).

Il s'agit là d'un travail critique au sens plein du terme, qui devra satisfaire le philologue comme le philosophe. Chaque livre est précédé d'une notice critique, toujours pertinente, suggestive et remarquablement documentée. La richesse des annotations est également exemplaire, et elle élève indiscutablement cette nouvelle traduction au rang d'ouvrage de référence indispensable à toute recherche ultérieure. La littérature secondaire et les éditions

antérieures y sont passées au crible avec rigueur et précision. Ici comme ailleurs, les rares lacunes significatives (par exemple les corrections apportées par Cobet à son édition dans ses *Collectaneae criticae* de 1878, les notes de Ménage publiées dans l'édition de Pearson, etc.) se justifient pleinement par l'ambition et le caractère général de l'ouvrage. Sur la tradition manuscrite, on trouvera, au début de l'ouvrage, un état de la question concis, détaillé et mis à jour dû à T. Dorandi. Les éditions imprimées sont décrites par M.-O. Goulet-Cazé dans son Introduction générale. Enfin, les traducteurs ont eu la bonne idée de joindre à leur édition trois index détaillés et d'une utilisation aisée, qui se révéleront d'une grande utilité pour la recherche : un index des noms propres, un index des noms géographiques, et surtout un index des sources et des citations.

L'avant-propos de l'éditrice mentionne d'emblée les insuffisances (maintes fois dénoncées par ailleurs) de l'édition d'Oxford, due à H. S. Long, à laquelle il a fallu s'en remettre faute de mieux. Mais l'absence d'un *textus receptus* complet et vraiment fiable est compensée, dans une très large mesure, par la rigueur et l'exactitude des traducteurs, qui ont su exploiter systématiquement les éditions partielles et la littérature secondaire (on regrettera seulement — avec l'éditrice elle-même — que, l'ouvrage étant sur épreuves au moment de sa publication, la toute récente traduction allemande de Jürß n'ait pas pu être prise en compte). De surcroît, il faut signaler au passage que Tiziano Dorandi, en charge du livre IV, a exploité la collation qu'il en a faite pour l'édition des Belles Lettres, encore en préparation sous sa direction. Si les témoins ne sont pas nombreux (l'essentiel de la tradition directe repose sur trois manuscrits complets et trois recueils d'extraits), on sait combien la tradition manuscrite des *Vies* se révèle néanmoins problématique. T. Dorandi paraît accorder sa préférence, dans son aperçu introductif, aux recherches récentes de Knoepfler (p. 38), bien qu'il ne manque pas de faire remarquer que le stemma proposé par Knoepfler concerne la seule *Vie* de Ménédème d'Erétrie (livre II, 125-144), et que la généralisation de ces résultats doit par conséquent être envisagée avec prudence.

En résumé, cette nouvelle traduction n'est pas seulement appelée à combler un vide en matière de traduction française des *Vies* de Diogène, mais il ne fait aucun doute qu'elle constituera encore, à l'avenir, un ouvrage de référence indispensable et de premier plan pour les études laërtiennes. En outre, et au moins dans l'attente de la nouvelle édition (bilingue) actuellement en préparation pour la Collection des Universités de France — et qui a récemment fait l'objet d'une publication partielle (livre III, éd. A. Ph. Segonds) —, la traduction de M.-O. Goulet-Cazé pourra également suppléer avantageusement à une édition critique vraiment fiable.

Seron D., compte rendu de P. Michon, Poétique d'une anti-anthropologie.

L'herméneutique de Gadamer (Paris, 2000), Revue philosophique de la France et de l'étranger, 2003 (3), p. 369-371.

Le titre de ce nouvel ouvrage de P. Michon, Directeur de programme au Collège international de Philosophie, peut induire en erreur. Il ne s'agit pas d'une tentative d'interprétation de la pensée de Gadamer, encore moins d'un exposé d'ensemble, et l'on ne devra pas s'étonner que l'auteur ne réfère à aucun autre texte de Gadamer qu'à *Vérité et méthode*. L'ambition de l'ouvrage est de contribuer à l'«élaboration d'une anthropologie historique du sujet», dans une perspective héritée de Foucault et de Groethuysen (p. 7 et 236).

Ce projet, constate l'auteur, se heurte d'emblée à un antagonisme en apparence indépassable. D'un côté, il y a le parti de la rationalité moderne, de la «pensée de la réflexivité» et de tous les dualismes qu'elle supporte. C'est le parti de l'historicisme moderne, qui identifie toute histoire à l'histoire d'un sujet substantialisé et auto-constituant. De l'autre, le parti des «penseurs de l'historicité essentielle», de la «pensée de la facticité». Ici, l'histoire du sujet n'est plus, elle-même, que l'histoire d'un oubli plus fondamental, et la pensée de l'histoire authentique ne va pas sans une dissolution irréversible du sujet. Bref : d'un côté le projet moderne de Luther à Habermas, de l'autre, pour l'essentiel, Heidegger et Gadamer. Selon l'auteur, ces deux positions représentent une égale menace. En vue de mener à bien le projet qui est le sien, il convient désormais «d'avancer sur plusieurs fronts à la fois» (p. 7). Ainsi, après avoir tenté, dans ses *Éléments d'une histoire du sujet* (Kimé, 1999), de se départir de l'historicisme moderne et de l'anthropologie métaphysique qui le sous-tend, l'auteur entreprend ici de mettre en œuvre «une critique des déconstructions contemporaines de l'historicisme et de l'anthropologie modernes» (p. 8). Seulement, il n'ignore pas que la controverse, sur ce point, tourne fréquemment au dialogue de sourds, qu'elle revêt le plus souvent la forme d'un «face à face indépassable». Il importe de trouver de nouveaux moyens théoriques, de s'affranchir de l'antinomie elle-même, d'accéder à un «point de vue tiers». En premier lieu, l'auteur ne juge ce revirement possible qu'à la condition d'adopter le double point de vue d'une *poétique* et d'une *théorie du langage*. En second lieu, il fait le choix de ne pas s'en prendre aux doctrines, mais aux «types de discours» qui les supportent : «Sur le plan des énoncés, la philosophie de l'être est inattaquable, elle est close sur elle-même (...) et dissout par avance toute critique» (p. 219); «Ce qui est intéressant, ce n'est pas tant ce qu'ils disent que ce qu'ils font» (p. 170).

Concrètement, la réalisation de cette tâche passe par une analyse, souvent remarquable d'acuité et de profondeur, de certains enjeux de l'herméneutique de Gadamer. La lecture gadamerienne de Husserl, de Schleiermacher, de Humboldt, de Hegel, du *Cratyle*, y est minutieusement déconstruite, passée au crible d'une interprétation renouvelée et vivifiée par une théorie du langage aussi originale que féconde. Les concessions sont peu nombreuses. Si l'auteur souscrit bien, pour l'essentiel, à la position anti-instrumentaliste et anti-sémiotique de

Gadamer, c'est pour la rapporter — d'ailleurs très opportunément — aux *Problèmes de linguistique générale* de Benveniste. Si Gadamer a lui-même entrevu la dimension de l'«historicité radicale», il a néanmoins reculé devant elle, pour en revenir à une théorie du langage plus traditionnelle (p. 80). Enfin, s'accordant avec Gadamer pour opposer un refus de principe à la subjectivité moderne et pour reconnaître le caractère fondamental du langage, l'auteur s'empresse d'ajouter que cet acquiescement ne le condamne pas pour autant à la position herméneutique (p. 218). Tout au contraire, cette dernière dissimule même, selon lui, un mode spécifique de subjectivation. Par son «vitalisme existentiel», l'herméneutique de Gadamer met en scène «une certaine expérience subjective», apparentée à l'ascèse stoïcienne et à ses avatars médiévaux; elle recourt de nouveau, quoique implicitement, au sujet, en l'occurrence au «sujet de l'énonciation» (p. 166, 170, 179, 220). En dépit de son intention avouée, l'herméneutique subjectivise. Plus encore, la réduction du langage à la langue — le «primat de la langue» et la mise en avant de l'art et de la littérature comme parole de l'être — a conduit Gadamer à réintroduire un réalisme proche des réalismes antique et médiéval, un réalisme «qui rétablit une anhistoricité de principe» (p. 114, 115, 173, 220). Bref, *Vérité et méthode* retombe infailliblement dans les travers qu'il dénonce, dans tous les dualismes qu'il entendait destituer.

C'est dire que, dans l'ensemble, la tonalité de l'ouvrage est celle de la controverse, et que le dialogue tourne souvent à la confrontation. L'auteur dénonce sans ambages l'ignorance de Gadamer en matière de poétique et de théorie du langage (p. 29, 100), ses omissions, ses approximations, ses travestissements, le caractère partial, fallacieux et parfois même contradictoire de certains de ses choix interprétatifs. La critique est quelquefois acerbe, peut-être injuste : on en jugera. Mais elle ne perd jamais de sa rigueur et de sa consistance.

Dans le prolongement des travaux de Berner et de Thouard, l'auteur montre avec force ce qu'a de partial et d'unilatéral la lecture gadamerienne (et heideggerienne) des œuvres de Schleiermacher et de Humboldt, comprises injustement comme des entreprises de dévoiement subjectiviste et relativiste de l'herméneutique authentique. Mais ce n'est pas là qu'une question de justesse interprétative. Il s'agit désormais d'opposer le point de vue de l'«historicité radicale», le «paradigme humboldtien» correctement compris (qui est aussi, selon l'auteur, celui de Saussure, de Benveniste, de Meschonnic), tant à l'historicisme moderne qu'à ses déconstructions contemporaines. Le temps humain n'est pas le temps de l'être ni celui du sujet absolutisé, mais le «temps du discours» (Benveniste). Le langage n'est pas plus instrumentalisé par l'homme qu'il ne l'instrumentaliserait, mais il est une activité de subjectivation par laquelle l'homme «se produit lui-même comme sujet et se donne librement (...) son propre monde» (p. 246).

Seron D., compte rendu de P. Gorner, *Twentieth Century German Philosophy* (Oxford, 2000), *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2003 (4), p. 451-452.

Le livre de Paul Gorner, maître de conférences à l'Université d'Aberdeen, a pour ambition de fournir un panorama sélectif de la philosophie allemande de Husserl à Apel. Écrit dans un style très accessible («Dans ce que j'ai écrit sur la philosophie allemande, j'ai essayé de garder un peu de la clarté de la philosophie analytique, mais sans tenter de réduire la philosophie allemande à la philosophie analytique»), l'ouvrage s'adresse par priorité aux *undergraduates*. Mais l'optique adoptée par l'auteur contribue très largement à le préserver des défauts habituels de ce type d'ouvrage, en particulier la tendance à la doxographie et à l'approximation. L'auteur reconnaît volontiers que l'expression de «philosophie allemande» est un contresens, et son intention n'est pas de se tourner indistinctement vers tout ce qui, dans la philosophie du siècle dernier, parle allemand. L'idée initiale de l'ouvrage est que la philosophie de langue allemande du vingtième siècle s'est faite le réceptacle d'une tradition déterminée. L'ouvrage ne s'intéresse à la «philosophie allemande» que dans la mesure où elle illustre exemplairement le devenir d'une certaine tradition, qui lui est «distinctive», en un mot : la philosophie critique de Kant, l'idéalisme allemand, la philosophie transcendante. Bref, il eût tout aussi bien pu s'intituler (la formule est de l'auteur lui-même, dans sa préface) : «Continuation et réinterprétation de l'idée de philosophie transcendante».

Inévitablement, ce choix a impliqué certaines omissions et certains partis pris interprétatifs, dont la plupart nous semblent d'ailleurs justifiés. C'est en vain qu'on chercherait ici un exposé circonstancié des doctrines du Cercle de Vienne, de Dilthey ou des *Lebensphilosophen*. L'ouvrage entier s'ordonne autour de cinq noms : Husserl, Heidegger, Gadamer, Habermas, Apel. Dans cette optique, on s'étonne cependant de voir l'auteur accorder si peu de place (en tout à peine une dizaine de pages) au néo-kantisme, qui représente pourtant, avec la phénoménologie husserlienne la plus orthodoxe, le seul grand mouvement philosophique allemand du vingtième siècle à s'être réclamé explicitement de l'idéalisme transcendantal. Rien sur Lask, et les quelques lignes que l'auteur consacre à Cohen, à Natorp, à Cassirer et à Rickert sont, pour l'essentiel, anecdotiques. De même, et pour des raisons analogues, la quasi-absence de Nicolai Hartmann s'explique difficilement. On s'étonne également que l'ontologie fondamentale de Heidegger soit identifiée, sans autre précaution, à «une forme de philosophie transcendante» (p. 12), ce qui eût réclamé pour le moins quelques explications supplémentaires.

Seron D., compte rendu de E. Escoubas et B. Waldenfels (éds.), *Phénoménologie française et phénoménologie allemande. Deutsche und französische Phänomenologie* (Paris, 2000), *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2003 (4), p. 464-465.

Ce volume rassemble les actes d'un colloque tenu à l'Université de Paris XII et à la Ruhr-Universität de Bochum en juin et décembre 1999, sous la direction d'Éliane Escoubas et de Bernhard Waldenfels. L'ouvrage — qui fait l'objet d'une double publication française et allemande (Dokumente Verlag, Offenburg) — se divise en quatre parties consacrées respectivement à l'héritage husserlien et heideggerien, à la temporalité et à l'historicité, aux questions éthiques et politiques, à l'esthétique et à la phénoménologie du langage. Il fournit un aperçu assez représentatif de certaines problématiques qui se révèlent déterminantes pour la recherche phénoménologique actuelle, tant du côté français que du côté allemand. Plusieurs contributions nous paraissent particulièrement significatives : on se bornera à en mentionner trois. D'abord, nous avons lu avec le plus grand intérêt le diagnostic posé par François-David Sebbah (p. 155-173) sur la phénoménologie française actuelle. Si le constat rappelle celui de Dominique Janicaud dans *Le Tournant théologique de la phénoménologie française*, il s'en démarque néanmoins sur un point essentiel : les dissidences henryenne et lévinassienne sont internes à la phénoménologie elle-même. Elles ne prennent sens, comme telles, qu'à partir de la problématique de la réduction (voir p. 157). Au terme d'analyses toutes remarquables par leur justesse, cet auteur en vient à rabattre la partition actuelle de la phénoménologie française (ou du moins d'une partie de celle-ci) sur une opposition entre deux conceptions fondamentalement différentes de l'époché. D'un côté : la « famille merleau-pontyenne », la phénoménologie qui « désocculte l'horizon ultime du Monde comme *a priori* de toute apparition (mais ne propose ainsi aucun sol de fondation) ». De l'autre : la phénoménologie comprise comme un effort toujours plus radical visant à faire retour à l'« originaire ». D'un côté Maldiney, Garelli, Barbaras, de l'autre Michel Henry. Quand même elle demeure délibérément partielle, la grille de lecture proposée par Sebbah nous paraît receler un avantage inestimable : d'un geste déjà amorcé par Janicaud, elle permet de resituer et de réinterpréter des divergences doctrinales à l'intérieur de certaines problématiques de nature strictement méthodologique. — Une autre communication à nos yeux décisive est celle de Georg W. Bertram, consacrée à « la déconstruction en tant que phénoménologie du signe » (p.581-608). Cet auteur entend contribuer à un débat brûlant et déjà bien fourni, grâce en particulier aux travaux de Rudolf Bernet. Son approche est nouvelle sur plusieurs points, notamment en ce que Bertram entend poser à nouveaux frais une question selon lui laissée impensée par Bernet, celle de la *constitution* du signe. C'est en ce sens que, dans le prolongement des §§ 17, 18 et 34 d'*Être et temps*, mais aussi et surtout en continuité directe avec la lecture derridienne de la première *Recherche logique*, Bertram accorde aux concepts d'usage et de « praxis de signification » (*Bedeutungspraxis*) une place fondamentale pour la compréhension phénoménologique du signe linguistique : d'abord le signe nous révèle l'« inaliénable matérialité » de la signification, ensuite cette matérialité ne peut advenir, de son côté, que sur le fond d'une praxis. Cette étude ouvre incontestablement de nouveaux horizons en phénoménologie du langage, et il n'est pas douteux qu'elle permettra, à l'avenir, une approche renouvelée de problèmes qui, depuis les *Recherches logiques* jusqu'à Bernet, en

passant par Derrida, Mohanty, Christoff, n'ont jamais cessé de tenir un rôle fondamental à l'intérieur de la réflexion phénoménologique : le problème de l'idéalité de la signification, celui de son inscription phénoménale, etc. — On signalera enfin une contribution essentielle de Dominique Janicaud sur le thème : « Phénoménologie ou métaphysique ? » (p. 175-184), suivie d'un entretien avec Éliane Escoubas, Françoise Dastur, Bernhard Waldenfels, Alexander Haardt et Andris Breitling (p. 185-213) : deux textes visant à préciser cette question, à lui donner un sens et une portée renouvelés et, ce faisant, à fournir d'importants éclaircissements sur la question du « minimalisme » en phénoménologie, sur les prises de position de Janicaud envers Ricœur et Lévinas, sur la « phénoménologie de l'inapparent » et le statut de l'esthétique en phénoménologie, sur la différence de l'artiste et du phénoménologue, etc. Entre beaucoup d'autres choses, il est important de souligner avec quel soin Janicaud rappelle que la phénoménologie minimaliste n'est pas essentiellement un concept polémique, mais qu'elle représente d'abord (qu'on nous passe le jeu de mots) quelque chose comme un nécessaire tournant méthodologique de la phénoménologie. D'emblée, elle fut « un essai de reconstitution, de réorientation des travaux phénoménologiques, justement par une réflexion critique sur le concept de phénoménologie comme concept de méthode » (p. 201). La *méthode*, ce terme est l'un des mots clefs, sinon de l'ouvrage entier, du moins de sa partie française. Ainsi, par exemple, Marc Richir, lorsqu'il explicite sa propre tentative visant à « prolonger Husserl » par-delà les « métaphysiques phénoménologiques » de Heidegger et de Lévinas : Husserl selon lequel, précisément, « la phénoménologie n'est rien d'autre que la philosophie transmuée en méthode » (p. 115). De cet effort de réorientation, on ne peut que se réjouir, si l'on aspire d'autre part à une phénoménologie non arbitraire, critique, interrogeant sans relâche les conditions de sa propre possibilité. Et l'on ne peut également que reconnaître à la position de Janicaud — ici explicitée de manière exemplaire — une valeur décisive pour le progrès de la recherche phénoménologique. En ce sens, l'un des mérites de cet ouvrage nous paraît de marquer, plus qu'une tendance nouvelle, un retour fructueux aux exigences critiques originelles de la phénoménologie.

Seron D., compte rendu de M. Dennes, Husserl-Heidegger. Influence de leur oeuvre en Russie (Paris, 1998), Revue philosophique de la France et de l'étranger, 2003 (4), p. 466-467.

S'agissant de la littérature phénoménologique de langue russe, le moins qu'on puisse en dire est que, par contraste avec l'importante contribution, par ailleurs bien connue, de la diaspora russe (G. Gurwitch, N. Berdiaev, L. Chestov, A. Koyré, etc.), elle demeure, pour le lecteur non russophone, une *terra incognita*. Parmi les tentatives — isolées — visant à modifier cet état de choses, il convient de mentionner en premier les récents travaux d'Alexander Haardt, dont l'ouvrage *Husserl in Rußland*, sur Gustav Špet et Aleksej Losev (München, Fink, 1993), puis les traductions allemandes de Špet, Losev et Semen Frank, ont marqué à cet égard une

étape proprement décisive. Le patient travail de reconnaissance (au double sens d'une acceptation et d'une première exploration) auquel se livre Maryse Dennes dans son nouvel ouvrage permettra lui aussi, nous n'en doutons pas, un pas important dans la même direction. L'ouvrage embrasse l'ensemble de l'histoire de la phénoménologie en Russie, depuis les premiers comptes rendus des *Recherches logiques* jusqu'aux travaux de Bibikhine et Moltchanov. Car il est bon de le rappeler : l'histoire de la phénoménologie russe est déjà ancienne. Déjà, la revue *Logos*, dans laquelle parut en 1911 l'article de Husserl « La Philosophie comme science rigoureuse », fut une revue germano-russe, dont les deux éditions en langues allemande et russe avaient leur siège respectivement à Fribourg et à Moscou. Le lecteur recueillera également des informations précieuses — et parfois surprenantes — sur la lecture de Husserl par Pasternak, sur la lente et difficile réception de Husserl et de Heidegger en un contexte d'abord néo-kantien, ensuite marxiste, sur le renouveau de la recherche phénoménologique au cours des deux dernières décennies, sur la manière dont la phénoménologie a pu être emblématique, durant la période soviétique, d'un durable effort de résistance, etc. Tout au long, les descriptions historiques sont précises, richement documentées, et l'ouvrage comporte en outre une bibliographie détaillée et étendue. S'il est davantage une œuvre d'historienne que de philosophe, si les rares aperçus philosophiques sont généralement laconiques et quelque peu décevants, le livre de Maryse Dennes n'en est pas moins appelé à devenir le guide indispensable à quiconque entend aborder l'étude de la phénoménologie russe.